

LE CORPS EN IMAGES DES ADOLESCENTS HYPERMODERNES

[Jocelyn Lachance](#)

CNRS Éditions | « Corps »

2016/1 N° 14 | pages 41 à 47

ISSN 1954-1228

ISBN 9782271090607

DOI 10.3917/corp1.014.0041

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-corps-2016-1-page-41.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

© CNRS Éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le corps en images des adolescents hypermodernes

Jocelyn LACHANCE

Peu importe leur horizon disciplinaire, les adologues font du corps un objet d'étude incontournable. Parce qu'il est le lieu d'importantes transformations avec l'entrée dans la puberté, mais aussi parce qu'il est la cible de transformations délibérées et le support de l'affichage de signes d'identité, le corps constitue un objet de choix dans l'étude de l'adolescence. Ainsi se renouvelle depuis longtemps une préoccupation des chercheurs pour ce corps bouleversé et révélateur du travail sur l'identité. Or, depuis l'avènement du numérique, le corps de l'adolescent est désormais au cœur d'une nouvelle pratique devenue banale en

quelques années : la production de photos et de vidéos de soi. Dans cet article, nous analyserons le sens de ces nombreuses mises en scène corporelles qui parsèment les écrans en nous intéressant au rôle des destinataires. En effet, parce qu'elles sont destinées à être visionnées, ces images numériques du corps prennent généralement leur sens dans un contexte dont les témoins prévus et privilégiés font partie. Véritables interlocuteurs d'une communication visuelle, ces témoins sont diversifiés, leurs regards anticipés par les producteurs des photos et des vidéos, jusqu'à jouer un rôle sur leur contenu et leur sens.

Se présenter à une personne significative : s'engager et se risquer dans la relation

Les images numériques du corps sont parfois destinées à une seule personne significative, désignée par son producteur. Par exemple, un adolescent envoie un sexto¹ à un ami ou à une amie choisis, petit copain ou petite copine, via Snapchat². Il s'adresse exclusivement à cette

personne, marquant ainsi l'importance de la relation privilégiée qui les unit (Lenhart, 2009 ; Schwarz, 2010b ; Lavoie, 2013). Le regard de l'autre est interpellé. Dans ce contexte, deux univers de significations se rencontrent parfois. D'abord, comme l'a bien montré le psychanalyste

Serge Tisseron, il s'agit d'un désir d'*extimité*, c'est-à-dire que les personnes mettent en avant une partie de leur intimité afin d'obtenir des rétroactions de la part de personnes significatives (Tisseron, 2010). Cette tendance importante et nécessaire participe de la construction identitaire, mais aussi de la sociabilité. Ensuite, l'envoi d'une photo ou d'une vidéo, en particulier lorsqu'elles peuvent être compromettantes à cause de leur caractère sexuel ou transgressif, est souvent vécu comme une forme d'engagement entre les personnes impliquées (Lachance, 2013a). Le don d'une image d'un corps représenté comme étant intime souligne la confiance donnée à celle ou celui qui la reçoit. En la gardant pour lui, le récepteur vient alors prouver la confiance qui lui a été donnée. La performance corporelle se construit à partir d'une présentation de soi comprise comme un test, avec sa part de prises de risque. Car, que ce soit comme désir d'*extimité* ou rite d'engagement, l'usage de la photo et de la vidéo numérique comporte toujours le risque du commentaire, de la diffusion et du détournement par son récepteur.

Le rite d'engagement suppose la mise en gage d'une image singulière du corps. Sans la donation d'une image révélant une part cachée, voire intime de soi, nul ne peut imputer à la photo ou à la vidéo valeur de symbole d'un lien de confiance. En d'autres termes, ce n'est pas seulement parce que la photo ou la vidéo numérique donnée à une personne désignée peut être éventuellement diffusée qu'elle prend sa valeur. C'est

aussi et d'abord parce que cette photo ou cette vidéo recèlent pour l'adolescent ou l'adolescente qui la donne une part significative d'intimité. Ainsi, ce type de document visuel ne peut se limiter à une mise en scène de soi, elle doit aussi comporter une part d'authenticité aux yeux de celui qui la donne. Sans surprise, les photos et les vidéos utilisées dans le contexte de rites d'engagement exposent des adolescents dans des situations interprétées comme étant « naturelles », sans filtre : des documents les montrant dans l'intimité de leur chambre à coucher ou dans l'effervescence d'un moment festif comptent parmi les exemples les plus connus.

Le don d'une photo ou d'une vidéo à une personne unique consiste en une confrontation à un autre réel, ce qui implique un risque nécessaire et incontournable lorsque l'individu tente de s'inscrire dans le lien social. Il s'agit de se « donner », de se risquer, mais aussi de vérifier l'effectivité de sa propre capacité personnelle à « s'assumer », en se révélant « authentiquement » à l'interlocuteur désigné. Certains se dévoilent alors pour demander implicitement à l'autre ce qui relève de l'acceptable ou de l'inacceptable, voire du privé ou de l'intime (Hirdman, 2010 ; Jauréguiberry, 2011). Une photo représentant un corps sexy est ainsi un outil pour montrer quelque chose de soi, un médiateur pour s'abandonner puis renforcer un lien de confiance, mais aussi le moyen de poser une question à l'autre : cela relève-t-il seulement de notre intimité ? Au risque de la diffusion, le fait de garder pour soi un

document « compromettant », participe d'une expérience de délimitation fragile, mais d'une délimitation tout de même de l'intimité. En conservant une image intime du corps qu'il pourrait facilement diffusée, son détenteur signifie aussi, de manière implicite, que son contenu n'est pas socialement partageable puisqu'il

n'est pas socialement acceptable. Un système de régulation prend ainsi forme (Sveningsson Elm, 2009 ; Hirdman, 2010 ; Schwartz, 2010b), les frontières de l'intimité ne cherchant pas à être abolie, mais bien à se reconstruire dans un monde où elles ne sont plus toujours clairement identifiables.

Se présenter sur les réseaux sociaux : se confronter au tribunal de l'image

Les mises en scène du corps sont parfois diffusées à un groupe, plus ou moins restreint, sur les réseaux sociaux. Cette fois, l'adolescent expose une image de son corps à plusieurs personnes au même moment. Le désir d'*extimité* peut s'exprimer également ici : il s'agit de recevoir des retours et, au besoin, d'ajuster la mise en scène en conséquence. Il est aussi possible de parler de confiance puisque l'exposition implique à la fois le risque de commentaires négatifs mais aussi de commentaires positifs renforçant éventuellement le sentiment d'appartenance. Toutefois, dans ce contexte des réseaux sociaux, la prise de risque apparaît dans une version plus radicale, puisque le silence de certains témoins ne signifie pas dans tous les cas leur approbation. En d'autres termes, la production de photos et de vidéos à destination des réseaux sociaux implique l'apprentissage parfois difficile, non seulement de la réception d'éventuelles désapprobations, mais également de l'incertitude

entourant la perception que les autres ont de l'individu. La performance corporelle de l'adolescent se déploie alors, non seulement dans la confrontation au regard d'un groupe, mais aussi à travers sa capacité à résister, à intégrer, à départager, en un mot à choisir, ce qu'il conviendra de prendre et de laisser. Il s'agit moins d'un abandon d'une image de son corps puis d'une réception de commentaire à sens unique que de l'entrée sur une scène où le metteur en scène se risque au sein d'une interaction qu'il cherche à provoquer, parfois, sans résultat.

Les réseaux sociaux sont parfois comparables à un tribunal de l'image. Ce qui est jugé ici, c'est tantôt l'affirmation d'un corps en image, représentant un style, incarnant une manière de se présenter aux autres, de s'afficher, de montrer ce corps, de le déguiser, de le modifier, etc. En d'autres termes, c'est une démarche de présentation de son corps intimement liée à une démarche de construction de son identité qu'il s'agit de présenter à

la cour. Comme au tribunal, celui dont on atteste ou non la crédibilité prend la parole. Il s'expose et s'affirme. La salle d'audience est ouverte, nombreux sont ceux à pouvoir y assister. Mais peu joueront le rôle des jurés, en s'impliquant dans la « cause » présentée, en émettant un jugement. Certains iront plus loin, ils plaideront pour ou contre, à la manière d'avocats. Sur les réseaux sociaux, ainsi assistons-nous à l'exposition rituelle de « causes » consistant à défendre une direction prise dans le contexte d'un travail sur l'identité passant par des mises en scènes de soi.

De nombreux auteurs ont montré qu'une régulation entre pairs s'opérait sur Internet lorsqu'il s'agit de juger les photos des uns et des autres. Ainsi à l'analyse de sens commun qui consiste à dire qu'Internet ne participe qu'au décloisonnement de l'intimité et à l'explosion de l'exhibitionnisme s'oppose l'analyse de chercheurs qui confirment la production située d'interactions d'où émergent de nombreux interdits et des conventions de politesse fortement ritualisées (Balleys, 2015). La performance corporelle de l'adolescent se déploie à la convergence d'une production personnelle d'une théâtralisation du vrai qui rencontre dans les espaces numériques des limites exprimées par les interlocuteurs. En comparaison avec la photo ou la vidéo destinée à une seule et unique personne, tout se passe comme si les documents visuels destinés à un groupe plus ou moins restreint sur les réseaux sociaux impliquaient moins une demande de retour que la provocation

d'un échange, sous le regard d'un groupe témoin toujours prêt à s'impliquer davantage³. Par ailleurs, si le partage intime d'une photo de soi avec une personne choisie implique un laisser-aller, une sorte d'abandon des codes de présentation de soi au profit d'un portrait plus « authentique », la diffusion sur les réseaux sociaux demande plutôt une certaine maîtrise de ces codes au risque d'un rappel à l'ordre.

Dans le contexte des réseaux sociaux, la performance corporelle implique d'être prêt à la prise de parole, voire à l'argumentation. Les murs des réseaux sociaux comme Facebook comptent alors parmi les espaces numériques les plus prisés : espaces d'échanges publics, ils sont investis comme des arènes où certains individus exposent leurs mises en scène, mais aussi où ils défendent le sens et la validité de ces dernières. La performance corporelle se construit alors en intégrant la dimension incontournable de la parole, du talent à rallier ou non les autres à sa cause. En d'autres termes, lorsqu'il s'adresse à ce cercle d'interlocuteurs, l'adolescent passe de la mise en scène à la mise en mots. Il n'est plus seulement dans la découverte de lui-même, ni même dans la recherche de validation, mais aussi dans l'affirmation de soi qui ne peut jamais faire l'économie de la limite imposée par l'autre. Bien que fortement critiqués, notamment dans les médias, les réseaux sociaux favorisent chez la grande majorité des adolescents la convergence du paraître et de l'être (Jauréguiberry, 2011). En fait, les espaces numériques facilitent la convergence

d'une démarche individuelle de construction de soi avec une confrontation socialisante avec le groupe. Les phénomènes nombreux, témoignant entre autres de la souffrance d'adolescents et d'adolescentes victimes de la violence verbale sur les réseaux sociaux, rendent visibles, non seulement la violence de certains interlocuteurs, mais aussi le difficile passage pour des ados de l'affirmation de soi par l'image à l'affirmation de soi par le discours.

Bien que l'image du corps joue aujourd'hui un rôle prépondérant dans une démarche de construction de soi, l'adolescent à l'ère du numérique intègre aussi l'art de manier la parole. En fait, la défense d'un point de vue, d'une affirmation, d'un choix sur les réseaux sociaux mobilise les deux significations généralement attribuées à l'éloquence. D'une part, il s'agit effectivement de savoir persuader et séduire, de savoir

convaincre en maniant le verbe, à travers une écriture qui respecte les conventions de la syntaxe et du vocabulaire « sms ». D'autre part, il s'agit de mobiliser une éloquence faite de silence, d'absence, d'émoticône, avec l'ambiguïté que ce langage favorise. La performance corporelle dans les espaces numériques est accompagnée tôt ou tard de la présence de mots qui fortifient, expliquent, justifient, convainquent les autres de la valeur de ses choix exposés sur le net, que ce soit sur le registre des vêtements, des goûts musicaux ou cinématographiques, de ses préférences relationnelles, voire sexuelles. Autour des photos et des vidéos qui provoquent des interactions se déploient des prises de paroles et des échanges productrices de sens, qui favorisent aussi la production d'un discours réflexif sur soi. En d'autres termes, au risque de l'image exposée s'ajoute le risque de la prise de parole en public.

Se présenter sur *Youtube* : s'abandonner au regard anonyme des internautes

Si sur les réseaux sociaux les échanges ne peuvent s'effectuer autrement qu'à travers une certaine réciprocité – dans la mesure où celui qui est vu connaît le profil de celui qui regarde – sur *Youtube*, l'image est le plus souvent abandonnée au regard anonyme de la communauté des internautes. En ce sens, l'échange réciproque n'est pas recherché puisqu'extrêmement limité, pour

ne pas dire impossible : en-dessous des vidéos mises en ligne sur *Youtube*, des commentaires sont parfois publiés sans révéler l'identité de leurs émetteurs. En d'autres termes, par la mise en scène puis en ligne de son corps, l'individu ne cherche pas à provoquer l'échange. La publication ne sert pas la production d'un discours sur soi et sur ses choix. Elle se résume plutôt à l'abandon d'une

image de soi au regard de l'autre qui commente – au risque de la désapprobation radicale – ou qui demeure muet, au risque de l'indétermination inhérente au silence.

Dans ce contexte, le choix de révéler ou non son identité apparaît comme étant particulièrement significatif. En ne la dévoilant pas, tout en exposant son corps dans une mise en scène, le producteur et diffuseur de la vidéo conserve avec les éventuels spectateurs une certaine égalité : ni l'un ni l'autre ne sont identifiables. En revanche, lorsqu'il dévoile son identité, en montrant clairement son visage, ce producteur-diffuseur accepte délibérément d'entrer dans un rapport profondément inégalitaire, la réciprocité ne s'appliquant pas entre celui qui est vu et ceux qui regardent. En d'autres termes, celui qui est vu est connu, celui qui regarde ne l'est pas. Dans ce dernier cas, la prise de risque reprend une place importante au détriment d'une démarche de connaissance de soi que nous pourrions qualifier de plus prudente, non pas parce qu'elle évacue toutes formes de prises de risque, mais plutôt parce qu'elle implique une confrontation progressive à soi, à l'autre puis à l'inconnu. Dans ce dernier cas, l'image du corps ne sert plus le basculement progressif de l'adolescent de l'ordre de l'image du corps à celui de la parole. Au contraire, elle suppose un usage qui prend le corps comme objet pour se mettre en danger, bien que ce dernier ne soit pas mis *physiquement* en jeu.

Lorsque l'image compromettante du corps est abandonnée au regard ano-

nyme de la communauté des internautes se pose alors directement la question d'une prise de risque impliquant une dimension ordalique. Car il s'agit de s'en remettre au hasard : Serai-je vu ? Et par qui ? Et ce, au risque de mettre en péril ma réputation ? L'image numérique du corps est alors lancée dans le vide, le moment de la diffusion peut alors être vécu comme une ultime prise de risque, l'absence de réponse diluée dans le temps faisant éventuellement disparaître le sentiment d'avoir joué avec une mort symbolique. Or, si l'ordalie numérique permet à l'adolescent d'éviter le risque de mort qui se joue dans les ordalies s'opérant dans les mondes physiques, cette même ordalie numérique laisse – pour toujours – l'image d'un corps abandonnée dans les limbes des réseaux... Le souvenir ne s'inscrit alors plus seulement dans le corps, mais bien dans son image numérique qui persiste, bien au-delà de la mémoire...

Notes

1. Il s'agit de photos à caractère sexuel ou érotique de soi, mettant en scène un corps dénudé.

2. *Snapchat* est une application smartphone qui permet de prendre et de transmettre une photo pour une durée limitée, celle-ci disparaissant après un nombre de secondes déterminé par le transmetteur.

3. Claire Balleys remarque à cet effet que la quantité d'amis Facebook n'exclut pas la recherche de relations intimes, entretenues en ligne. En fait, certains adolescents vont utiliser leur mur afin de laisser paraître des relations exclusives au plus grand nombre avant de poursuivre l'échange en message privé.

Bibliographie

- Balleys C. 2015, *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet. Une plongée dans l'univers relationnel adolescent, en ligne et hors ligne*, Lausanne, PPUR.
- Goffman E. 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Hirdman A. 2010, « Vision and intimacy: gendered communication online », *Nordicom Review*, no 1, vol. XXXI, pp. 3-13.
- Jauréguiberry F. 2011, « L'Exposition de soi sur Internet : un souci d'être au-delà du paraître », dans Aubert, Nicole & Claudine Haroche (dir) (2011), *Les Tyrannies de la visibilité. Le visible et l'invisible dans nos sociétés contemporaines*, Toulouse, Érès, pp.131-145.
- Lachance J. 2011, *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Lachance J. 2013a, « Usages sociaux de la caméra numérique chez les jeunes. Auto-nomisation, interactions et identité », dans *Agora débats/jeunesses*, N° 63, pp. 37-51.
- Lachance J. 2013b, *Photos d'ados à l'ère du numérique*, coll. « Adologiques », Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Hermann.
- Lenhart A. 2009, *Teen and sexting. How and why minor teens are sending sexually suggestive nude or nearly nude images via text messaging, rapport de recherche*, décembre. Disponible en ligne : http://www.pewinternet.org/files/old-media/Files/Reports/2009/PIP_Teens_and_Sexting.pdf.
- Lavoie F. 2013, *Dénuaté sur internet : la nouvelle lettre d'amour ? L'usage de sextos chez les 14-25 ans*, École de Psychologie, Université Laval, Colloque interdisciplinaire de l'Université féministe d'été. Disponible en ligne : <http://adverbum.hautetfort.com/media/00/00/1274674074.pdf>
- Schwarz O. 2010a, « Going to bed with a camera: on the visualization of sexuality and the production of knowledge », dans *International Journal of Cultural Studies*, no 6, vol. XIII, pp. 637-656.
- Schwarz O. 2010b, « Negotiating romance in front of the lens », *Visual communication*, no 2, vol. IX, mai, pp. 151-169.
- Sveningsson Elm M.S. 2009, « Teenagers get undressed on the internet. Young people's exposure of bodies in a swedish internet community », dans *Nordicom Review*, N° 2, vol. XXX, 2009, pp. 87-103.
- Tisseron S. 2010, « Extime », dans Le Breton D., Marcelli D. (dir), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, pp. 309-311.